

JURICA PAVIČIĆ

Le collectionneur de serpents

Traduit du croate par Olivier Lannuzel

LE COLLECTIONNEUR DE SERPENTS

À Terrence Malick.

1.

Le 13 mars 1992, le recruteur de l'armée a sonné à la porte de notre maison à Trogir. Il a déboulé au beau milieu du café turc de ma mère. Elle lui a ouvert et il lui a remis un bout de papier blanc à en-tête. C'est comme ça que la guerre patriotique a commencé pour moi.

C'est arrivé vraiment à un mauvais moment. Je sais bien que pour ce genre de choses comme une mobilisation, le moment n'est jamais idéal, mais dans mon cas c'est franchement mal tombé. Car le jour où le recruteur a interrompu le café du matin de ma mère, cela faisait tout juste cinq semaines que j'avais ouvert une boutique à Kaštela, un kiosque tout simple où l'on pouvait acheter des glaces, des journaux et des articles de plage. Peu de temps auparavant, j'avais également loué un local professionnel plus grand, un peu plus bas sur la côte. J'espérais y gagner mon premier million en vendant des carreaux de céramique. Les paquets de carrelage italien m'attendaient déjà à la douane quand ce bout de papier a sonné à la porte.

Je me souviens très bien de ce matin. À huit heures je me suis lancé dans la peinture des murs du nouveau local. Je me suis arrêté à deux heures au moment des informations à la radio. J'ai lavé les pinceaux et le rouleau et je suis rentré déjeuner à la maison. Ma mère m'attendait

à la porte avec le bout de papier et j'ai pensé : ça tombe vraiment au pire moment.

Aux informations de trois heures, ils ont montré Šibenik qui brûlait et ont raconté que les habitants de Zadar et de Županja devaient se terrer dans les abris à cause des alertes de tirs d'artillerie. Apparemment la guerre se préparait aussi en Bosnie. Mais je ne pensais pas à ma dette envers la patrie, aux trois couleurs du drapeau, à l'hymne croate et aux couplets sur les champs de blé d'or. Je pensais que pendant ce temps-là le loyer des deux locaux continuerait à courir, et celui sur la route de la côte était foutrement cher. Je me disais que Željka, qui tenait le kiosque l'après-midi, piquait en douce dans la caisse et que je n'arrivais pas à la prendre sur le fait. Je me disais que le carrelage allait rester là où il était, à la douane. Cet appel arrivait vraiment au pire moment, et chez nous ce n'est pas comme dans une grande ville : ici, si tu reçois une convocation et que tu ne t'y rends pas, ça se sait, les gens y vont de leur commentaire et te pointent du doigt.

Sur la convocation, il était écrit que je devais me présenter au centre de mobilisation, rue de Sukoišan, à Split. Il n'y avait pas de date mentionnée, seulement un gros et menaçant IMMÉDIATEMENT. Et je ne devais pas venir avec ma voiture. Ma mère a appelé mon oncle, elle lui a expliqué ce qui se passait et lui a demandé de me conduire à Split.

Un quart d'heure plus tard, mon oncle garait sa Zastava 101 devant la maison. Entre-temps, j'avais préparé mes affaires. Fourré dans mon sac un rasoir, une brosse à dents, un couteau à cran d'arrêt, un ouvre-boîte et un sandwich à la mortadelle. Sous l'autre bras, j'ai pris mon sac de couchage et j'ai glissé le tout dans le coffre de la 101, lequel sentait le diluant et l'essence.

L'immeuble de la rue de Sukoïšan avait un grand portail émaillé par des éclats de projectiles. Mon oncle a coupé le moteur devant l'entrée. Il m'a mis une main sur l'épaule. Je l'ai regardé, puis j'ai ouvert la portière, je l'ai salué et je suis sorti. Il fallait maintenant que je continue seul, mon oncle ne pouvait plus rien pour moi.

2.

Le couloir de la caserne était plein de jeunes hommes inquiets. Tu les détectais tout de suite : que des gars de la ville, avec des boucles d'oreilles, des cheveux teints et des tee-shirts Diesel. Ils continuaient à jouer les durs, mais tu voyais combien ils se rongeaient les sangs. Hier encore ils regardaient le journal à la télévision et balançaient du putain de serbe de ta mère. Maintenant, c'était tout différent. Maintenant ça les touchait eux directement.

— On se ferait bien une trêve, là, a dit un type assis à côté de moi, et il m'a proposé un Orbit.

C'était un beau gosse, avec une tignasse jaune hirsute sur la tête. J'ai refusé son chewing-gum : je crois que si j'avais fourré ça dans ma bouche, j'aurais vomi immédiatement sur le sol de la caserne.

— Je m'appelle Edi, a dit le type aux cheveux jaunes en reprenant son chewing-gum.

— Dino, ai-je répondu, et je lui ai tendu la main.

Un gratte-papier a ramassé nos convocations et nous a inscrits dans un registre. On nous a fait entrer dans une pièce qui ressemblait à une salle de classe, mais en plus grand. Après une attente qui m'a paru interminable, un officier s'est présenté à la porte et tout le monde s'est tu.

L'officier portait des épaulettes avec son grade – une poignée d'étoiles entremêlées – que j'étais incapable de déchiffrer. Il était sanglé dans un uniforme parfaitement

neuf qui dissimulait son embonpoint. Il nous a salués. Nous le fixions du regard dans un silence complet.

— Qu'on se comprenne bien tout de suite sur une chose, a-t-il dit. Ceci n'est pas un exercice militaire. Vous ne partez pas en manœuvre, vous n'êtes pas versés dans la réserve. Vous partez à la guerre.

Il a dit cela, et j'ai senti une douleur percer dans mon ventre, comme si quelqu'un m'introduisait un câble glacial dans le gros intestin.

— Je sais que vous avez envie de savoir où vous allez. Vous partez dans le sud, du côté de Dubrovnik. L'endroit s'appelle Hutovo, pas la peine de chercher sur une carte, vous ne le trouverez pas. Des cars vous attendent devant le bâtiment, qui vont vous conduire là-bas. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

Il s'est tu un instant, puis il a ajouté :

— Et bonne chance. Certains d'entre vous ne reviendront pas, mais la majorité oui. Gardez ça en tête.

J'ai regardé la salle de classe bondée. Elle était pleine de jeunes hommes qui se chiaient dessus. À la façon dont le gros avait présenté la chose, on aurait dit que nous étions concurrents les uns les autres pour un boulot ou pour une place à l'université.

Les cars étaient effectivement devant l'immeuble. Tout un tas de monde en uniforme tournait autour – des chauffeurs, des officiers et des policiers militaires. Un chauffeur pas rasé était debout à côté d'une jeep et fumait. Edi s'est approché de lui.

— On va dans un coin, ça s'appelle Hutovo. C'est comment, là-bas ? C'est chaud ?

Le type pas rasé a écrasé son mégot sous son pied.

— C'est la merde partout, a-t-il dit. La même grosse merde partout.

Nous sommes montés dans les cars. Ils étaient vieux et colorés, réquisitionnés dans va savoir quelle entreprise en faillite. De là où j'étais assis, je voyais la nuque jaune d'Edi.

Je me suis rappelé ce qu'avait dit le gros. « Certains d'entre vous ne reviendront pas, mais la majorité oui. Gardez ça en tête. »

J'ai gardé ça en tête, tout le temps. La question ultime, la seule qui vaille : tu seras de quel côté quand on fera le compte ?

3.

Nous avons passé la nuit dans un village sur la Neretva. Nous avons dormi dans une école dans un coude du fleuve, cernée par l'eau vaseuse. À l'image de l'école, c'est tout le village qui était prisonnier des bras du fleuve et des étangs aux alentours, humide et sale. Des barques plates pourrissaient sur place, des nuées de moustiques tourbillonnaient dans la pénombre, l'eau avait l'air épaisse et sombre comme du mazout.

On nous a conduits là en Pinzgauer, au crépuscule. Les enfants s'étaient attroupés autour de nous et nous regardaient avec curiosité : pas complètement des soldats, pas complètement des civils – des soldats, mais sans uniforme. Les enfants sentaient la vase. On aurait dit qu'ils étaient couverts d'une couche de boue séchée et jaunâtre. Après, nous avons vu les adultes. Leur peau était pareille, jaune sale, recouverte de terre.

Nous avons dormi dans les salles de classe, dans nos sacs de couchage disposés sur le parquet. J'ai pris une place sous une carte murale de l'Asie et j'ai étalé mon duvet. Edi s'est installé à côté de moi. « Regarde ce que j'ai », a-t-il dit, et il a sorti un jeu de cartes de briscola et

de tressette. Il jouait mieux que moi : il m'a battu quatre à zéro à la briscola et j'ai loupé deux fois un carico.

Le froid m'a réveillé avant l'aube. La salle sentait le moisi et le parquet brûlé. C'était encore la nuit dehors. Je n'avais pas envie de sortir du duvet à cause de la température. J'ai planté mon regard au plafond et j'ai écouté les trente hommes présents en train de respirer, de ronfler et de piauler. À cinq heures moins le quart, on a entendu une voiture, puis des voix. Puis tout est redevenu calme.

Pas longtemps. La porte de la salle de classe s'est ouverte et quelqu'un a allumé la lumière. Des hommes en uniforme sont apparus à la porte. « Bonjour », a dit l'un d'eux en avançant dans la pièce. Il portait une barbe et des lunettes rondes. Il donnait l'impression d'un rat de bibliothèque, d'un prof de philo.

— Debout, a dit le prof de philo. Vous avez du café au lait avec un petit déjeuner dans la pièce à côté. Après quoi on vous fournira votre équipement.

L'appétit d'Edi était incroyable. Il s'est enfilé trois portions de pâté de volaille et le quart d'un pain. De mon côté, j'ai bu un peu de café au lait (qui était en fait de la chicorée au lait) et j'ai tenté de mâcher tant bien que mal un croûton de pain. Quand je suis sorti du bâtiment, l'odeur de vase m'a pris à la gorge. J'ai recraché le pain et suis allé chercher mon équipement.

On nous a distribué les uniformes, les ceinturons et les bottes. Les vêtements avaient une odeur de housse de voiture et les bottes sentaient le cuir. Puis on nous a donné notre armement.

On nous l'a remis dans la salle de classe. Les fusils automatiques étaient posés innocemment sur une table couverte d'un drap. Nous avons inscrit nos noms dans un registre et nous avons pris un fusil. Après le déjeuner, nous sommes restés pendant un moment comme un tas

d'emportés à manipuler maladroitement nos nouveaux jouets. Je me suis souvenu du temps où on jouait à la guerre étant enfants, on rôdait dans la cour avec des grands bâtons faits d'une branche de laurier ou de mûrier. Les hommes grandissent, mais il y a des choses qui ne changent pas.

Le philosophe est apparu à la porte de la salle, lui-même portait une kalachnikov dans une main. Il s'est présenté. Il a dit qu'il s'appelait Boris, le chef de bataillon Boris, et qu'à compter de maintenant il était notre commandant.

— Y a-t-il quelqu'un ici qui ne sait pas se servir d'une tsigane ? a-t-il demandé.

Tout le monde est resté silencieux. Personne n'a bougé. Quelqu'un qui ne sache pas tirer au M70 ? Voilà peut-être quelque chose qu'un boche ou un Suédois ne saurait pas faire, mais ici tout le monde sait ça, tout le monde peut te montrer comment on démonte une kala, comment on la charge et comment on tire avec.

— Bien, a dit le chef de bataillon Boris, et il est sorti.

On nous a fait monter dans les Pinzgauer. Le trajet a été long. D'abord on a roulé sur une route asphaltée, puis le camion s'est engagé entre deux crevasses sur du macadam. J'ai jeté un coup d'œil à Edi : lui aussi a tressailli.

C'en était fini de l'asphalte. C'en était fini du monde normal, du monde civil – nous arrivions là-bas, dans le putain de con de ta mère, au Viêtnam.

4.

Le secteur que nous couvriions ressemblait à une paire de fesses. Il était constitué de deux collines rebondies et velues, séparées par un sillon parcouru par une route.

Elle grimpait dans le vallon, serpentait le long du défilé entre les deux collines avant de disparaître en face, du côté de l'ennemi.

Nous tenions des positions en hauteur. C'étaient des tranchées superficielles, creusées à la va-vite, l'œuvre d'hommes à nous ou bien des leurs, en tout cas de quelqu'un qui ne pensait pas s'y maintenir longtemps. La vue était belle depuis le parapet fait de sacs de sable. On embrassait toute la vallée, la route qui serpentait dans la direction de Dubrovnik et au-delà vers le fin fond des montagnes enneigées d'Herzégovine. De la même manière, on pouvait voir les tranchées monténégrines, les trous des tanks enterrés et les véhicules camouflés. Nous les observions et ils nous observaient, mais dans l'ensemble il ne se passait rien.

Nous dormions dans un village abandonné, dans des cabanes éparpillées au milieu des figuiers et des amandiers. Le village était à douze kilomètres de nos positions sur la butte, ce qui signifie qu'il fallait marcher à pied pendant deux heures et demie pour les rejoindre. Le commandant Boris a dit qu'on ne pouvait pas camper ailleurs parce qu'il n'y avait pas de village au-delà et que des patrouilles vadrouillaient dans les parages.

Nous nous sommes installés au crépuscule. Edi et moi avons été envoyés dans un ancien fumoir. C'était une cabane en parpaings, à l'intérieur noirci par la fumée. Au niveau des poutres, il y avait des crochets auxquels on pendait autrefois les jambons et les saucisses. Il ne restait plus maintenant que les crochets.

Après que nous avons étalé nos duvets, le commandant est entré dans la cabane. Il s'est assis sur une souche et nous a demandé si tout se passait bien pour nous. Il a inscrit nos noms dans un carnet et il nous a interrogés sur ce que nous faisons dans le civil.

- Je suis électricien. À la poste, a répondu Edi.
J'ai dit moi aussi ce que je faisais.
— Et vous ? ai-je demandé à mon tour.
— Je suis prof, a répondu le commandant.
— De philosophie ?
— Non. (Il a souri.) De biologie.
Puis il s'est levé.
— On est voisins, a-t-il dit. Je dors dans la cuisine,
juste à côté.

5.

Étant donné qu'il y avait trois heures de marche jusqu'à nos positions, la sentinelle réveillait la relève chaque matin à quatre heures. On s'habillait et on s'équipait, et on arrivait sur la butte avant l'aube. Un tour de garde durait vingt-quatre heures.

C'était une période de calme. Le front s'était engourdi, il était figé pour un moment. L'artillerie entrait en action en milieu de matinée, de temps en temps des tanks sortaient de leur trou et arrosaient de l'autre côté de la vallée. Mais il n'y avait pas d'attaque d'infanterie. Nous n'avons pas vu le moindre ennemi pendant des semaines. Quand l'artillerie commençait à cogner, nous plongeons la tête dans les tranchées et nous attendions que ça cesse de canarder.

Le problème, ce n'était pas le jour, mais la nuit. Il faisait noir tôt, tu n'arrivais pas à fermer l'œil, et tu avais déjà derrière toi la nuit précédente avec un sommeil défaillant interrompu avant l'aube. Avant cela, je ne savais pas que manquer de sommeil pouvait être à ce point douloureux, comme la faim ou les engelures. On avait des visions à cause du manque de sommeil. On voyait des squelettes s'égorger dans les arbres, on s'imaginait qu'une branche

de charme était un bras avec une grenade, que des bancs de brume étaient des corps humains. Ceux qui avaient moins d'expérience tiraient sur ces apparitions, ils jetaient des bombes dans le brouillard et dans les bosquets, et c'est tout le front qui répondait par des tirs en rafales paniqués, de la même manière qu'un chien à la campagne réveille ses congénères en aboyant.

Le chemin qui s'étirait dans le vallon n'était pas déboisé et bosselé comme celui qui nous avait conduits là. C'était une bonne route, droite, légèrement poussiéreuse. On progresse facilement sur un terrain poussiéreux, plus facilement que sur un sol de cailloux qui roulent et font du boucan sous vos pieds. Le professeur nous a dit que ce chemin était la raison principale pour laquelle nous étions là. «Ils ne doivent pas passer là, a-t-il dit. Si une patrouille nous attaque à revers par la route, on se prend tout dans la gueule, tous ensemble.» Il fallait donc surveiller la route.

Boris a donné l'ordre qu'on creuse une tranchée le long de la route et qu'on installe le matériel antichar. Les gars ont creusé sous un chêne qui offrait une belle ombre. La tranchée avait vue sur la longue courbe en macadam. Le commandant a ordonné qu'on amène un lance-roquettes dans la tranchée. «Il n'y a plus de relève pour toi, a-t-il dit au servent du lanceur, tu seras là vingt-quatre heures sur vingt-quatre.» L'artilleur n'a pas protesté : du coup, il n'était pas obligé de crapahuter, de tenir la butte, de faire la vaisselle ou de garder le camp. Il resterait assis sous le chêne toute la journée, il attendrait qu'on lui apporte le déjeuner et il ferait attention qu'ils n'arrivent pas par la route. Le commandant a montré Edi du doigt. «Toi, tu restes avec lui, par sécurité. Va chercher tes affaires.»

C'est ainsi qu'Edi et le missilier se sont retrouvés à camper pour un moment sur la route. À midi, quand la

tambouille arrivait, le commandant envoyait quelqu'un pour leur apporter une gamelle, des conserves et du pain. Pour finir, il a décidé que c'est moi qui m'en chargerais.

Je n'étais pas emballé. Cela voulait dire au quotidien deux allers et retours dans la chaleur, deux allers et retours pendant lesquels un obus pouvait te dégringoler dessus, un tir de mortier pouvait t'attraper. C'est vrai que j'étais dispensé des tours de garde sur la butte. Je n'avais plus à craindre une attaque d'infanterie. La nuit, je dormais d'un bloc. Mais je marchais à travers la campagne tous les après-midi pour transporter la gamelle, les yeux fixés sur le relief de karst déchiqueté. Si ça se mettait à canarder, n'importe lequel de ces rocs de calcaire pouvait te tuer, ça partait en mille morceaux et ça te brisait les membres et les vertèbres. J'enviais Edi : j'aurais aimé être à sa place, à l'ombre du gros chêne, à attendre un char fantôme qui ne se pointerait pas au bout de la courbe.

Ainsi les jours passaient. Le matin, nous entendions l'artillerie tonner sur la ligne de front, mais le village était trop éloigné pour qu'elle nous atteigne. En fin de matinée, le vacarme se calmait. Et à midi pile, le camion arrivait avec le déjeuner. Je mangeais rapidement, je chargeais la gamelle sur mon dos et j'allais porter leur repas à Edi et au missilier. Je marchais vite dans la poussière fine et chaude, l'oreille aux aguets. Des mois de guerre avaient fait fuir les bêtes et les oiseaux, la vallée était affreusement silencieuse. J'écoutais ce silence, ne redoutais qu'un seul son : le grondement d'un tir de mortier ou d'un LRM.

Les hommes qui m'entouraient étaient tout ce qu'il y a de plus banal, comme on en croise au quotidien – dans le bus, à un comptoir, à la poissonnerie. Il y avait des jeunes et des vieux, des ventrus et des maigres, des camés et des alcoolos, des lâches et des courageux. Les plus âgés étaient des voraces : dès que la camionnette arrivait, ils tournaient

autour des gamelles, guettant les haricots aux saucisses, une barre chocolatée en rab. Les plus jeunes étaient vautrés sur l'aire de battage du village, ils sortaient un sachet d'herbe et se roulaient un joint, et ils fumaient, les yeux plantés au ciel. Ils étaient tout ce qu'il y a de plus ordinaire – tous, à l'exception du professeur, à l'exception de Boris.

Lui n'était pas ordinaire, il était différent. Il sortait rarement de la cuisine, il allait s'allonger à la tombée du soir et il ne buvait jamais. La nuit, il effectuait son tour de garde plongé dans la lecture d'un gros bouquin, toujours le même. De temps en temps la radio posée sur la table du poste se mettait à crachoter en émettant une petite lueur comme un mécanisme diabolique. Boris l'utilisait soir et matin pour rendre son rapport, il restait à l'écoute, lisait son gros livre et y consignait des notes. Un jour je suis entré dans la cuisine alors qu'il n'y était pas et j'ai jeté un œil dans son bouquin. C'était un livre sur les insectes. Les pages étaient remplies de dessins de hannetons, de cafards, de cerfs-volants, de lucioles et de mantes religieuses, avec des annotations du professeur écrites en tout petit dans les marges. J'ai passé quelques pages. Le chapitre suivant était consacré aux fourmis. Sur chaque page, une fourmi d'une espèce différente était dessinée, et il y en avait comme cela des dizaines et des dizaines de races, de couleurs, de quantités et de mœurs différentes.

— Eux aussi font la guerre, ai-je entendu dans mon dos.

Le professeur m'avait surpris en train d'espionner.

— Vas-y, regarde, si ça t'intéresse, a-t-il ajouté alors que je venais de lâcher brusquement le livre.

— D'habitude, les gens lisent des romans.

— J'écris mon mémoire de maîtrise. Ou plutôt, j'écrivais.

— Sur les insectes ?

— Oui.

— Sur comment ils font la guerre ?

— Non, pas exactement sur ça. Même si ça m'a traversé l'esprit, depuis que tout ça a commencé.

La lumière de la lampe à pétrole vacillait, si bien qu'on aurait dit que la pièce ondulait. La radio scintillait et crachotait, transmettant des fragments d'ordres et de bulletins. Nous entendions des bribes de conversations tenues dans d'autres coins du front, par d'autres hommes. J'ai remis le livre en place sur la table. À la page ouverte, un hanneton exotique, coloré, me regardait. Nous aussi, pour d'autres, nous devons paraître comme ça, ai-je pensé. Colorés, étrangers, légèrement répugnants. Comme une race rudimentaire qui fait la guerre à une autre qui lui ressemble, pour des raisons à elle. Comme un objet d'étude, une espèce qu'on attrape avec des pincettes, après avoir pris soin d'enfiler des gants de laboratoire.

6.

Un jour, au milieu de la matinée, une jeep qu'on nous avait annoncée est arrivée de l'état-major. C'était un Puch neuf, astiqué, un véhicule dont on voyait qu'il n'avait pas pris de bosses dans les fossés du coin. La jeep s'est arrêtée devant le poste de garde, un officier en est descendu, le professeur s'est avancé vers lui et l'a salué. C'était la première fois que je voyais quelqu'un faire le salut militaire dans cette guerre.

Le conducteur a ouvert la portière arrière. Le professeur et l'officier se sont écartés devant le passager qui est sorti du véhicule. J'ai pu voir alors ce voyageur privilégié. C'était un enfant.

Bien sûr, ce n'était pas précisément un enfant. Mais il avait l'air d'un enfant : tout jeune, à peine plus de dix-huit

ans, le menton imberbe. Il se tenait un peu penché, son uniforme trop grand lui donnait un air comique. On aurait dit qu'il l'avait dérobé dans la garde-robe de son père. Et pourtant, des officiers expérimentés, qui étaient ses aînés, s'écartaient devant lui comme s'il s'agissait d'un prince héritier ou d'un médium ayant des conversations avec la Vierge.

C'était le malioutkiste.

Le chef de bataillon nous avait annoncé sa venue. « On est faibles pour tenir la route, a-t-il dit un matin. Un lance-roquettes et deux hommes, ce n'est pas suffisant. » Il a ajouté qu'il avait demandé au haut commandement un Malioutka, et il l'avait obtenu.

Un lance-roquettes antichar, c'était chose courante, il y en avait partout. Un Malioutka, c'était autre chose : un tube précieux, un objet aussi rare qu'un insecte rare, au point qu'il ne devait pas y en avoir plus d'une dizaine en circulation de la mer à la source de la Neretva. Il servait à détruire les bunkers, les chars et les véhicules militaires. Ce qui le rendait différent des autres lanceurs de roquettes, c'était une bobine d'un fil d'acier solide de deux kilomètres. À cette bobine était accroché un projectile perfide et rava-geur, qui coûtait cher. Durant tout son trajet, le projectile était relié par ce fil au lanceur. Grâce à lui, vous pouviez le guider : avec le Malioutka, pas de tir trop court ou trop long, pas de déport ou de mauvais calcul. Vous fixiez distinctement votre victime sur l'écran du viseur, vous dirigiez le missile avec une manette semblable à celles des jeux vidéo, jusqu'à ce que vous ayez atteint votre cible. Le Malioutka était parfait, rare et cher.

Le problème, disait-on, c'était son prix. Un missile coûtait une putain de quantité de marks, tu ne pouvais pas filer ça à quelqu'un qui aurait eu besoin de cinquante exemplaires pour apprendre à tirer. C'est pourquoi

l'armée recrutait des gars déjà formés : des gosses. Elle prenait les champions des parcs d'attractions, des gamins qui s'étaient rodé le poignet à force de jouer pendant des heures aux jeux vidéo, qui avaient grandi avec un joystick dans la main. Elle les testait et les enrôlait comme malioutkistes. Elle les faisait tirer sur un polygone deux, trois fois, histoire qu'ils prennent le pli, et c'était parti. Plus ils étaient jeunes, mieux c'était : ils ont la vue plus aiguisée, les réflexes plus rapides. Plus ils étaient soudés à leur console, occupés à dégommer des bombes violettes, à exterminer des extraterrestres à coups de rafales, meilleurs ils étaient pour ce boulot.

Et celui-là ressemblait à l'un d'entre eux. Translucide comme un protéé, on aurait dit qu'il n'avait jamais connu une autre lumière que celle des néons et qu'il n'avait jamais rien soulevé de plus lourd qu'une canette de bière. J'ai regardé nos phénomènes qui glandaient autour du poste de garde : ils avaient tous le teint rougeaud dû à l'air de la campagne, à la cueillette des olives, au bêchage des pommes de terre et à la consommation de vin local. Le malioutkiste avait l'air d'un insecte expédié dans une mauvaise termitière, au milieu d'une autre espèce de fourmis.

— Ce petit, c'est le meilleur, a dit le professeur le soir pendant qu'on préparait un café turc dans le poste de garde. Cent pour cent de rendement à l'entraînement. Il a un œil d'épervier et la main soudée au joystick. On a de la chance de l'avoir avec nous.

Et j'ai appris par la même occasion qu'il avait été installé chez moi, à la place d'Edi. Quand je suis allé me coucher, il tournait encore dans son duvet. Je lui ai tendu la main et me suis présenté.

— Toni, malioutkiste, a-t-il dit, comme si c'était son nom.

7.

Edi et le malioutkiste sont devenus des résidents permanents de la tranchée sous le chêne. Je leur apportais le déjeuner tous les jours. Je partais vers midi et j'arrivais au chêne avant trois heures. Nous avalions ensemble les petits pois ou les escalopes panées en sauce, après quoi j'allais m'allonger sous l'arbre et je passais là une partie de l'après-midi à l'ombre. Parfois on entendait le bruit des canons dans la direction de la mer, quelques rafales ou quelques cris derrière la colline. Les jours raccourcissaient et le calme régnait sur le front pendant la nuit. Je me levais avant le crépuscule, je saluais Edi et Toni et je reprenais le chemin du village, remportant la gamelle vide. Je marchais dans la pénombre, l'oreille aux aguets ; le chuintement d'un LRM au loin ou un coup de canon réveillait un bref instant en moi une vieille sensation primordiale de peur, cette sensation qui m'avait submergé ce matin-là au centre de recrutement, avant que des mois de routine ne viennent la lessiver.

Un après-midi, je suis arrivé au chêne, lesté d'une soupe de poulet et d'un ragoût avec des boulettes. J'ai posé les récipients par terre et j'ai aperçu un ruban blanc et charnu qui pendait à une branche de l'arbre. C'était la peau d'un serpent soigneusement écorché.

— Tu as vu ça ? a lancé le malioutkiste, qui fanfaronnait comme un enfant.

— Je lui ai appris à chasser les serpents, a dit Edi.

— Avec un bâton fourchu, a ajouté le malioutkiste.

Des serpents et des orvets, le vallon en était plein. Les autres êtres vivants avaient décampé depuis longtemps : le grondement des canons avait fait fuir les renards, les faisans et les lièvres, et les feux de forêt déclenchés par les tirs de roquettes avaient chassé les oiseaux. Il n'y avait

partout que des serpents – des couleuvres inoffensives essentiellement, des vipères plus rarement. Les soldats désœuvrés faisaient tomber les murs de pierre sèche pour les débusquer, et c'était la chasse. Ils leur coinçaient la tête avec un bâton en forme de fourche, ils les tuaient d'un coup de couteau, puis ils les dépeçaient. J'ai vu pratiquer ce sport ici ou là, à l'arrière comme ici au front, et manifestement Edi avait décidé lui aussi de s'y mettre.

J'ai regardé fasciné la machine infernale de Toni qui dépassait de la tranchée. Le Malioutka ne ressemblait pas à une arme, mais plutôt à une sorte d'instrument géodésique précieux et cruel. Cette découverte a fait grandir en moi un sentiment de respect pour ce garçon. Mais il ne s'en est pas aperçu. Lui, naïvement, était tout fier de son nouveau savoir-faire – choper les serpents.

Cet après-midi-là, je suis retourné au village avec la gamelle vide plus tôt que d'habitude. Le commandant m'a regardé et il m'a demandé si tout se passait bien du côté de l'embuscade sur la route. J'ai répondu oui d'un signe de tête. Au même moment, le ventre blanc du serpent qui se balançait à une branche m'est revenu à l'esprit.

8.

Je retrouvais ainsi Toni et Edi tous les après-midi : ils étaient affalés à l'ombre du chêne, en train de paresser, leurs armes et leurs jumelles gisaient en vrac à côté de la tranchée comme du bétail crevé. Si par moments on entendait des rafales là-haut sur la colline et si des tirs d'artillerie retentissaient parfois dans la campagne, ici il ne se passait rien. Toni et Edi restaient le plus clair du temps couchés à rêvasser et à péter, à l'occasion ils jetaient un coup d'œil à travers les jumelles sur la courbe de la route. Je connaissais déjà suffisamment

Edi pour voir que l'ennui le mettait en pelote. Quant à Toni, il s'était trouvé une distraction. Les serpents le rendaient dingue.

Sa collection augmentait de jour en jour sur la branche la plus basse du chêne. À la fin de la semaine, il y avait une dizaine de peaux accrochées à l'arbre, surtout des couleuvres, mais aussi des vipères, des péliades et des cornues. Certaines étaient longues et claires, d'autres, plus courtes, et d'autres, noires ou à rayures. De loin, elles ressemblaient à des poissons mis à sécher par d'étranges indigènes de Polynésie, ou bien à des bas de femme pendus sur le fil à linge d'une maison surpeuplée. Bref, Toni perdait la tête : dès que j'apparaissais avec leur ration quotidienne de haricots verts ou de goulasch, il me montrait les nouvelles acquisitions de son musée de peaux, les nouveaux reptiles qu'il avait occis avec un bâton et un canif. Il partait les chercher de plus en plus loin de la tranchée, ce qu'Edi désapprouvait de manière bien compréhensible.

Durant ces quelques semaines, Toni a changé aussi physiquement. Il a bronzé, il s'est tanné au soleil, la terre rouge a durci la peau de ses mains et de son visage. Il a commencé à adopter les canons de la mode guerrière croate : il s'est noué un foulard noir sur le front, il a glissé des chargeurs de munitions dans son gilet tactique, il a remonté ses manches d'où jaillissaient des bras fins et blancs de violoniste pas franchement impressionnants. Bientôt, il a commencé à décorer son uniforme avec les peaux de serpent, il les portait autour du cou, les attachait à son ceinturon. Il essayait de jouer les machos, et ça le rendait ridicule. Peut-être que c'est aussi pour cela qu'il chassait les serpents, peut-être qu'il voulait couper les ponts avec son passé d'homme-protée vivant sous des néons blafards, peut-être qu'il voulait qu'on le prenne pour un Indien, genre scout musclé et bronzé,

un homme nourri à la nature et à l'air vif. Peut-être que c'est ce qu'il voulait, mais je ne suis pas sûr que ç'ait été une réussite.

Un jour, le commandant Boris est venu avec moi pour inspecter la position. Pendant que je servais les spaghettis bolognaises à la louche, il a examiné avec intérêt la collection de Toni. Je le suivais du regard : je n'aurais pas su dire s'il l'étudiait avec l'œil du biologiste ou celui du psychiatre.

Il n'a pas fait de commentaire. Il a enguirlandé Edi et Toni du fait qu'ils avaient abandonné la tranchée, il est allé inspecter le virage, a vérifié les repères puis nous avons rebroussé chemin. Je traînais la patte derrière lui, avec la gamelle de spaghettis à moitié vide sur le dos. « Pas mal, la collection, a-t-il dit quand nous sommes arrivés au village. Il a chopé un peu de tout, le petit. » Puis il a ajouté : « Dis-moi, sincèrement, il aurait pas un peu comme pété un fusible ? » Je n'ai rien répondu.

Cette nuit-là, ça a bombardé sacrément. Dès qu'il a commencé à faire sombre dans le village, l'artillerie s'est mise à tonner quelque part du côté de la mer. Ça a bardé toute la nuit. Je me suis levé vers trois heures, bien inquiet, et j'ai vu que le haut des collines autour de nous rougeoyait, le maquis humide couvrait quelque chose de malsain. J'ai fait un tour dans le village. Les autres aussi déambulaient nerveusement, à l'écoute de la canonnade, les yeux tournés vers le ciel de plomb. Le front reprenait vie, il se passait quelque chose.

9.

Aux alentours de midi, j'ai chargé le déjeuner sur mes épaules et j'ai pris le chemin de l'embuscade. Les détonations déclinaient. Au bout d'une heure et demie de marche, j'ai atteint une petite chapelle effondrée, située

à deux tiers du parcours. Jusque-là, aucun obus n'était tombé à proximité, même si on entendait constamment tonner du côté de la mer.

Je n'avais pas dépassé la chapelle de plus de cent mètres qu'il y a eu une déflagration.

Ça a tapé plus bas le long de la route. Mais la secousse a été telle que ça a vacillé dans ma tête, j'étais complètement assourdi avec un bourdonnement continu dans les oreilles. Et tout de suite après, ça a tapé de nouveau, de l'autre côté de la route.

Le pire, c'est que ça tombait de nulle part. Dans la guerre, tu entends toute la journée les obus qui grondent. Tu les entends chuintier à droite et à gauche, ils fendent l'air avec un sifflement métallique. Mais ceux-là ne sifflaient pas. Ils explosaient comme s'ils avaient toujours été là, comme si quelqu'un les avait plantés là et attendait le bon moment. Puis il y a eu une troisième détonation, et une quatrième. Elles étaient distribuées de telle manière qu'il était clair que c'était la route qu'ils visaient.

Je me suis mis à l'abri derrière un rocher et j'ai tendu l'oreille. Les obus explosaient au hasard dans la campagne, soulevant des petits nuages de fumée. Quand l'un d'entre eux tombait plus près, une pluie d'éclats de calcaire arrosait le rocher derrière lequel j'étais caché.

Je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais pas retourner au village, non seulement parce que le chemin jusque là-bas était plus long, mais aussi parce que les détonations se déplaçaient progressivement dans cette direction en suivant la route. L'abri que j'avais trouvé était misérable : je n'étais protégé qu'en restant plaqué au sol, et ça n'aurait de toute façon pas été très utile si un obus était tombé sur le rocher d'à côté. J'étais pris de panique, mais j'arrivais encore à calculer. Il fallait que je trace, que j'arrive jusqu'à la tranchée où étaient Edi et Toni.

Dans tous les cas je risquais de bouffer de la merde. Mais le feu roulant se transportait vers le village, et une tranchée solide, creusée en profondeur m'attendait chez Edi et Toni, le seul petit carré de protection décent dans toute cette putain de vallée. Il n'y avait plus qu'à aller jusque là-bas, cavalier encore un kilomètre et demi.

J'ai repris la route. Au début, j'étais à l'affût des tirs. Je courais, je me jetais à plat ventre quand j'en entendais, puis je me remettais à courir quand le projectile s'était écrasé au sol. Je m'étais imaginé pouvoir cavalier comme ça jusqu'au bout, mais c'était une illusion : ça canardait de partout, depuis chez eux comme de chez nous, bientôt les tirs et les détonations se sont tellement mélangés que tu ne pouvais plus compter les obus en l'air, ni savoir qui bombardait où et comment. Alors j'ai cavale en me jetant à terre au hasard la chance pour avaler la distance qu'il restait.

Au bout d'une demi-heure, j'ai aperçu la ligne des collines avec le sillon qui faisait penser à des fesses. Je pouvais déjà distinguer le chêne. Mais ce qui m'alarmait, c'était le boucan qui venait de là-haut, depuis notre position. C'était un raffut énorme, avec des tirs nourris, des cris, des éclairs et des détonations. Je n'avais jamais assisté à une attaque d'infanterie – mais là, cela ressemblait à ça.

Je me suis rué vers le chêne. L'air me déchirait les bronches, j'avais la rate qui me brûlait. Les obus tombaient autour de moi, mais je n'y faisais plus attention. J'ai décidé à une centaine de mètres de la tranchée de courir d'une traite, et si je me faisais dégommer là, eh bien ça voulait dire que cette salope de chance n'avait pas été de mon côté.

J'ai couru jusqu'à l'énorme chêne pris dans la fumée. Et je me suis arrêté d'un coup, avec face à moi une scène inattendue.

Toni et Edi n'étaient pas tout seuls. Ça grouillait de monde autour de l'arbre, comme une foule de gens attendant le passage d'un car à la campagne.

Edi et Toni étaient là et bien là, dans leur tenue de camouflage, avec leurs armes pointées en l'air.

Les autres aussi portaient un treillis militaire, mais ce n'était pas le même : les motifs jaunes de leur uniforme étaient plus vifs, leur équipement, plus clair, leurs bottes, différentes. Une petite troupe des soldats d'en face tenait compagnie à Edi et Toni.

Après des mois de guerre, c'était la première fois que j'en voyais de près.

Par bonheur, il semblait qu'Edi et Toni avaient la situation sous contrôle. Ils pointaient leurs fusils en direction des intrus désarmés. Lesquels avaient les mains en l'air, débarrassés de leurs fusils et grenades, qui formaient un tas dans le dos d'Edi. Les uns et les autres se tenaient droit debout au milieu de la bataille qui faisait rage, comme si les canons n'étaient pas en train de cogner partout autour d'eux.

— Vise-moi ce qu'on a attrapé, a dit Edi dès qu'il m'a vu, avec l'air d'un garnement en train de s'amuser.

— Une de leurs patrouilles, a ajouté le malioutkiste, gonflé d'orgueil.

Il arborait ses couleurs indiennes : ses peaux de serpent, son gilet de combat, son foulard. J'ai eu l'impression que les Monténégrins le regardaient bizarrement, ne sachant trop s'ils devaient d'abord avoir peur de lui ou si le mec était seulement particulièrement abruti.

Ils étaient au nombre de trois : idéal pour une mission d'éclaireurs ou de petit sabotage. Ils paraissaient effrayés comme je l'aurais été à leur place. Ils avaient l'air affamés et usés, mais nous devons probablement leur faire la même impression.

L'un d'eux se distinguait complètement des autres. Il

était grand, aussi maigre qu'un fantôme, les cheveux un peu longs – ce à quoi tu comprenais qu'il était réserviste. Les deux autres lui jetaient des regards par en dessous, comme s'il était leur tuteur ou leur prof principal. Ils fixaient le sol, lui non. Il regardait Edi droit dans les yeux, comme s'il avait déduit qui était le chef ici. Puis il a parlé.

— Eh, l'ami! a-t-il lancé à Edi prudemment, comme s'il voulait amadouer un fauve.

Nous étions stupéfaits. Aucun de nous trois ne s'attendait à ce que l'un d'entre eux nous adresse la parole. Et même, quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que ce qui nous a stupéfaits, c'est qu'ils parlent tout court.

— L'ami, écoute-moi! a-t-il répété.

— Nique ta mère si je suis ton ami! a répliqué Edi.

— Écoute-moi. Ça canarde, là. On va tous y passer, vous et nous. Faut qu'on s'allonge, qu'on se mette à l'abri, sinon on va se faire défoncer.

Edi m'a jeté un coup d'œil. J'ai fait oui de la tête, d'un signe à peine visible.

— OK, a dit Edi. Couchez-vous sur le ventre, devant la tranchée là, les mains sur la nuque. Et le premier qui bouge, il est mort...

Ils ont fait comme il a dit. Ils se sont plaqués au sol pesamment. Aussitôt après, un obus a retenti à courte distance. Nous nous sommes jetés à terre avec nos armes dégainées. On continuait d'entendre des tirs en haut de la colline, mélangés à des cris. J'ai levé les yeux, mais tout ce que je voyais, c'était la grosse branche de chêne avec les bouts de chair alignés. Les orvets et les vipères de Toni se balançaient au vent : tout ce foutoir autour d'eux ne les concernait plus depuis longtemps.

— Qu'est-ce que tu veux faire d'eux? ai-je demandé à Edi.

— Putain, le mieux à faire, ce serait de les flinguer, saloperie de Tchetsniks!

Quand il a dit cela, j'ai regardé les hommes allongés. Ils n'ont pas bougé d'un poil. Sur le coup, Toni le malioutkiste a tressailli, j'ai vu clairement son sourire plein d'assurance se figer sur son visage.

— Tu ne vas pas les tuer, ai-je dit. On va attendre que ça s'arrête, puis on va les ramener au village.

Ce que je venais de dire a eu l'air de soulager Edi.

— Tu as raison, a-t-il grogné, ils peuvent servir de monnaie d'échange.

J'ai regardé vers le ciel. Il fallait attendre que l'averse de grêle cesse – mais ça durait et ça durait. Des nuages de fumée grise fleurissaient dans les champs de pierre, suivis avec un peu de retard par une détonation. Ça bombardait, et ça n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter.

J'ai tourné mon regard vers les Monténégrins. Leur visage était gris, fatigué, avec de la crasse et de la terre qui s'étaient insinuées dans les plis depuis un paquet de temps. Je me suis dit qu'en les observant je pourrais apprendre des choses sur eux, je pourrais deviner lequel d'entre eux là-bas pouvait bien être boulanger, lequel, mécanicien ou enseignant. Mais je n'ai rien découvert. Ils avaient le même visage angoissé et livide, comme s'ils avaient toujours été dans l'armée, et qu'ils y étaient pour toujours. Je me suis posé une question à ce moment-là, je me souviens bien : je me suis demandé si nous avions l'air comme eux, identiques comme des œufs dans une boîte, sans passé ni signe distinctif.

Le récepteur radio était posé sous le chêne. Il s'est mis à crachoter.

— Le Chêne, le Chêne, ici la Maison.

C'était la voix du commandant Boris. J'ai été étonné de voir à quel point entendre sa voix m'a réconforté.

— Le Chêne, vous entendez? a grésillé de nouveau la radio.

— On est là, a répondu Edi.

— Ils ont lancé l'assaut là-haut. Tu m'entends? Ils ont lancé l'assaut.

— Reçu. Les tirs se sont renforcés sur la colline.

— On arrive, mais ça va être long. Ils cognent fort, on a déjà deux hommes HS. Faites gaffe à vous, ils vont attaquer par la route.

— C'est déjà fait.

— Comment?

— C'est fait. Ils ont envoyé une équipe. On les a eus dans l'embuscade, ils sont trois. On les tient. Je fais quoi maintenant?

La radio se taisait.

— Je fais quoi maintenant? a répété Edi plus fort.

La radio se taisait toujours.

— Tu attends qu'on arrive, a répondu le professeur après une longue pause.

Toni tripotait nerveusement le cran de sûreté de sa tsigane. Les Monténégrins étaient allongés, mais on voyait qu'ils écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Il a dit qu'on attend, a répété Edi, et à peine avait-il dit cela que tout s'est dissous dans un éclair et un coup de tonnerre insoutenables.

Je n'avais jamais ressenti une douleur pareille. J'ai poussé un cri de dingue, ma jambe droite me brûlait sous le genou, comme si on m'avait brisé le tibia en même temps qu'on m'avait écorché avec un peigne métallique. Je n'entendais plus rien, à part un bourdonnement énorme. J'ai regardé ma jambe. Elle était là. Elle était en sang, probablement perforée vu la douleur, mais elle était là. J'ai eu la trouille de ne trouver qu'une masse de chairs

déchiquetées et un moignon. J'ai vu ma jambe qui était là, et c'était le plus important.

Je me suis retourné. Les Monténégrins étaient toujours allongés au même endroit, la tête enfouie entre leurs mains. Ils semblaient s'en être bien sortis. Par contre, Edi était allongé par terre, son bras saignait au-dessus du coude. Il était blessé.

J'ai cherché du regard Toni le malioutkiste. Il se tenait pile sous l'arbre, à l'endroit le plus exposé, absolument intact, comme s'il arrivait à l'instant et qu'il s'étonnait de ce qu'il trouvait autour de lui. Il avait toujours les Monténégrins dans son viseur, lesquels n'avaient pas bougé.

Vous voulez savoir la vérité? La vérité, c'est que nous avons eu beaucoup de chance cet après-midi-là. L'obus de soixante millimètres aurait pu dévier de quelques mètres et taper dans la cime de l'arbre. Il aurait explosé quelque part dans les branches au-dessus de la galerie de serpents de Toni. Et alors les shrapnels nous auraient arrosés dans un déluge de fer – et ils nous auraient tous tués sans distinction. Toni, qui se tenait pile sous l'arbre contre toutes les règles en vigueur, aurait été transformé en chair à pâté.

Mais la bombe était tombée un peu plus loin sur le côté, dans la terre glaise et le sable de la route en macadam. En s'enfonçant dans le sol, elle avait perdu de sa force. Les Monténégrins, étalés de tout leur long, s'en étaient bien sortis. Nous nous sommes mis à genoux en les tenant en joue. Nous étions criblés d'éclats de munitions à retardement et de bouts de caillasse. Nous avions morflé, mais nous étions entiers. Une esquille avait déchiré l'épaule d'Edi comme un stylet. De mon côté, j'étais touché au mollet. Toni, lui, rien.

Toni est sorti tout d'un coup de sa stupeur et s'est

précipité pour nous aider. Edi l'a stoppé et a soufflé entre ses dents :

— T'es taré ! Laisse-nous, putain ! Fais gaffe à eux !

Nous avons regardé les Monténégrins. Il leur aurait suffi d'un instant pour s'emparer d'une arme. Nous serions alors devenus leurs prisonniers, et eux, nos gardiens.

— Vas-y, appelle. Appelle avec la radio. Tu demandes la Maison, a marmonné Edi.

Toni a attrapé le récepteur et a appelé le village. De nouvelles explosions ont retenti autour de nous. Pendant un court moment, on n'a entendu qu'un grésillement dans le poste, puis la voix du professeur a émergé dans le vacarme.

— Allô, la Maison. Ici Toni, le malioutkiste.

Le professeur a paru surpris.

— Toni, où est Edi ?

— Il est blessé. Et Dino aussi.

Le professeur avait l'air désespéré, comme s'il avait de son côté déjà assez de problèmes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a été canardés, a dit Toni, pas loin de fondre en larmes.

— Où sont vos prisonniers ?

Toni s'est retourné.

— Ils sont là.

Pendant un temps on n'a entendu que des crépitements et des chuintements, puis des détonations ont retenti de l'autre côté du poste. Le professeur se trouvait dans un endroit où ça bardait.

— Toni ! a grésillé la radio.

— Je suis là.

— Rejoignez le sommet le plus vite possible ! Tu m'entends, montez le plus vite possible...

— Et les prisonniers ?

Le professeur s'est tu. Edi et moi, nous nous sommes regardés. Edi était étendu sur le côté, le coude en sang, et moi j'étais sur le dos, la jambe dans un bandage déchiré que je venais de confectionner. Ce qui allait se passer par la suite était clair pour nous deux. Il n'y avait que Toni qui n'avait pas encore compris.

— Toni, a articulé Edi, respirant difficilement à cause de la douleur. Toni, faut qu'on monte. C'est les nôtres qui sont là-haut. Il y a le médecin là-haut.

— Et eux? a demandé Toni en montrant les trois malheureux étendus à terre qui écoutaient.

— Toni, tu peux pas les ramener là-haut à cause de l'attaque. Sinon tu nous colles des ennemis dans le dos.

— Je vais les ramener au village, pour qu'on les échange.

— Tu peux pas aller au village. Il n'y a plus de village. Il n'y a plus personne au village.

— Mais, je peux pas les laisser...

— C'est vrai, tu peux pas. Sinon ils vont prendre les nôtres à revers.

— Mais qu'est-ce que je dois faire alors – les tuer?

Edi n'a rien dit. Il a regardé du côté des Monténégrins et il a vu qu'eux non plus ne nourrissaient plus beaucoup d'espoir. Il n'y avait que Toni qui n'avait toujours pas compris.

— Je peux pas, je peux pas faire ça.

— J'ai le bras en compote et Dino peut pas se lever.

— Je peux pas.

— Toni, tu peux pas faire autrement.

Edi lui répondait patiemment, comme s'il devait expliquer les choses à un demeuré.

Toni a tourné son regard vers moi. Je n'ai d'abord rien dit, puis j'ai fait oui de la tête. Je peux le jurer aujourd'hui, jamais de ma vie ça n'a été aussi dur de prononcer une

phrase.

— Tu peux pas faire autrement, ai-je dit, puis j'ai regardé les Monténégrins.

Le plus grand des trois fixait le sol, résigné, avec une raideur digne. Le menton du plus petit a commencé à trembler, puis le garçon a fondu en sanglots. La peur lui a donné d'un coup une couleur à mes yeux. Je l'ai regardé, il était blond, plutôt petit, et je me suis dit qu'il devait être instituteur là-bas, juriste ou comptable. Il n'avait pas l'air d'un type qui a une famille, mais tu ne peux pas savoir. En tout cas, s'il en avait une, il ne la verrait plus.

— Je peux pas les tuer. Pas comme ça, a dit Toni maintenant franchement au bord des larmes, la voix étranglée. Ils ont pas d'armes, rien.

— Non mais t'es malade ! Tu veux quoi ? Qu'on leur rende leurs armes ? Tu crois qu'on est où, là, dans un duel à O.K. Corral ?

Edi était furieux, et je ne trouvais pas que sa colère était juste. Toni avait son bras valide. C'était à Toni de le faire. C'était déjà bien assez dur pour lui, il n'y avait pas besoin de l'accabler en plus.

Nous étions donc là comme ça et ça pétait autour de nous. Le petit Monténégrin sanglotait. Le grand regardait fixement le sol, comme s'il y avait un code secret caché dans l'herbe, comme s'il voulait débrouiller une dernière fois une combinaison inextricable avant de faire ses adieux au monde. Toni tremblait d'horreur, son fusil pointé vers le trio, le regard planté sur nous. Edi saignait de plus en plus. Il fallait se dépêcher et en finir.

Mais Toni ne se décidait pas.

— La Maison, la Maison, ici le Chêne ! a-t-il hurlé dans la radio.

— Je reçois ! a-t-on entendu de l'autre côté.

— La Maison, je vous ramène les prisonniers et les blessés.

— Toni, allez-y, rejoignez le sommet.

Toni n'a pas répondu tout de suite. Le professeur a parlé de nouveau dans la radio et sa voix était impatiente.

— La Maison, je fais quoi des prisonniers ? a demandé Toni une dernière fois.

— Tu sais quoi faire, a répondu le professeur.

— Quoi ?

— Tu sais quoi, Toni.

Toni a reposé la radio, blanc comme un linge.

Il s'est tourné vers les Monténégrins. Cette fois, ils étaient définitivement condamnés. Le professeur les avait condamnés, même s'il n'avait pas prononcé le mot qui commence par un « t », comme Edi et moi avant ça. Ce qui allait se passer maintenant, personne ne voulait l'appeler par son nom.

J'ai fermé les yeux. J'ai entendu la rafale, incroyablement longue, et puis le silence.

Quand j'ai rouvert les yeux, les Monténégrins étaient morts, le fusil de Toni était par terre, et Toni était debout sous le chêne, pétrifié. Il ne pouvait pas détacher les yeux de ce qu'il avait fait.

Les trois hommes gisaient au sol, morts, le regard sans expression, affalés comme pour une courte sieste avant un nouvel effort.

J'ai regretté de les avoir regardés. Si je ne l'avais pas fait, je ne rêverais pas d'eux aujourd'hui. Car je rêve d'eux. Pas toutes les nuits, mais souvent. Je rêve des trois corps morts qui fixent le ciel. Je rêve de leurs yeux qui regardent, mais qui ne voient pas. Ils ne voient ni les nuages, ni les branches, ni les serpents morts qui se balancent mollement au vent dans l'après-midi.

— On y va, a lancé Edi. On y va avant que ça repète.